

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 45,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERCTIONS :

ANNONCES 25 cent. la ligne
RÉCLAMES 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 2, e. chez M. St-Bilaire,
éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du f. Poissonnière, 11.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance.
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ABONNEMENTS :

UN AN 12 francs.
SIX MOIS 6
TROIS MOIS 3

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

Monaco, le 22 Novembre 1863.

Sans vouloir préciser d'une manière absolue l'époque à laquelle commenceront les travaux du chemin de fer, qui doit traverser la principauté, nous croyons pouvoir dire que les études sont assez avancées pour que l'on puisse, à l'heure qu'il est, se rendre compte de l'importance de l'entreprise.

Ce qui nous confirme dans cette opinion et nous fait présumer que l'administration est complètement édifiée sur les difficultés et sur les avantages de cette œuvre, c'est qu'il existe déjà des plans, donnant avec détail le tracé de la ligne et les travaux d'art à construire sur les divers points. Nous en avons vu un. Il était entre les mains d'une personne, qui venait de visiter le terrain à mettre en exploitation dans le but de juger par elle-même l'état des lieux afin de se mettre en mesure de soumissionner avec connaissance de cause lorsque le moment sera venu.

Cette première démarche nous semble d'un excellent augure ; et nous voyons dans cet empressement à contrôler les études de l'administration une preuve non équivoque de l'avenir qui attend cette ligne immense. Une des plus longues et une des plus belles qui existent, elle aura une tête de ligne à Paris, et se prolongera, en sillonnant les pays les plus ravissants du monde, jusqu'à Venise, après avoir passé par Nice, Monaco, Gênes, Alexandrie, Turin, Milan et les villes importantes de la Vénétie.

Etabli en effet dans de pareilles conditions, et ayant pour étapes des centres aussi considérables et aussi pleins de charmes, le chemin acquerra en peu de temps une importance des plus grandes. Les plaisirs et les affaires entretiendront sur son parcours une foule nombreuse de personnes, voyageant soit pour leurs intérêts, soit pour leur agrément, soit pour étudier les arts, dont ces contrées possèdent des trésors si abondants. A chaque saison et à chaque heure, on apercevra d'un bout à l'autre de cette ligne, un mélange non interrompu de voyageurs qui

iront, en échange de leur or, chercher les produits de ces diverses contrées, et de touristes qui s'empresseront de venir dépenser en amusements et en distractions utiles le superflu de leur fortune.

Ce serait une curieuse étude à faire que de dégager et de considérer à part les éléments de richesses variées répandues dans ces pays.

Toutes les classes de la société, toutes les branches de l'industrie, tous les arts, la peinture, la sculpture, la musique, trouveraient à satisfaire leurs besoins ou leurs goûts.

Jamais peut-être on n'aura vu une entreprise pouvant compter sur des ressources aussi diverses et offrant dans son mouvement une aussi grande variété.

En ce qui concerne Monaco, au sujet du passage de la voie ferrée et des constructions que l'administration établira, nous ne voulons entrer dans aucun détail dans la crainte de commettre quelque erreur et de porter, à notre insu, préjudice aux intérêts de certaines personnes. D'ailleurs, d'ici à peu de jours, nous pourrons sans doute dire au juste où en sont les choses et fixer d'une façon définitive les incertitudes de ceux qui ont des intérêts engagés dans cette vaste affaire.

Nous savons que bien des propriétaires, désireux de faire bâtir des maisons, attendent avec impatience le moment de savoir quel emplacement ils pourront choisir pour n'être ni trop rapprochés ni trop éloignés du chemin de fer. Cette impatience aura sans doute bientôt un terme, et alors nous n'aurons plus qu'à encourager ceux qui hésiteraient encore en présence des avantages que tout leur promet déjà pour un prochain avenir.

A. CHAMBRON.

NOUVELLES LOCALES.

Lundi dernier, S. A. R. Madame la Princesse de Wurtemberg est arrivée au Palais de Monaco avec les Princesses ses belles filles, et accompagnée des personnes de sa suite.

Par décrets en date 29 octobre dernier, S. M. le Roi d'Italie a accordé l'exequatur à M. le comte Piccolomini et à M. le comte Naselli-Feo, en qualité de Consuls de Monaco à Florence et à Savone.

LETTRE PARISIENNE.

Paris, le 17 novembre 1863.

Cette année pourra s'appeler dans l'histoire l'année des congrès. Les villes de Francfort, Malines, Gand, Dresde, Berlin, Manheim, Newcastle, Rouen, Toulouse, ont vu tour à tour, depuis six mois, se réunir toute une série de congrès. Mais, à coup sûr, le congrès des souverains allemands, même à Francfort, est bien loin d'avoir ému les esprits, en Europe, comme le congrès que l'Empereur propose solennellement de réunir à Paris. La Bourse, le salon, l'atelier, n'ont plus que cet unique sujet de conversation.

Les réponses des souverains n'étant pas officiellement connues, le champ reste ouvert aux conjectures. Tous les regards sont à ce sujet fixés sur l'Angleterre. La correspondance hebdomadaire que M. Louis Blanc envoie au *Temps* a, sur ce point, vivement fixé l'attention. Dans une étude longuement approfondie, l'historien de la révolution française expose les idées de l'Angleterre, qui se trouvent résumées, dans la bouche d'un interlocuteur anglais, par le paragraphe suivant :

« Par rapport au traité de 1815, il y a entre l'Angleterre et la France cette différence radicale, qu'ils ont été en grande partie voulus et faits par la première, tandis qu'ils ont été subis par la seconde ; que la première y a cherché une garantie d'équilibre européen, tandis que la seconde y a vu en même temps une insulte à son honneur et une atteinte à son pouvoir. Lors donc que vous proposez à l'Angleterre de concourir avec vous à la destruction complète des traités de 1815, vous ne lui donnez rien, et vous lui demandez beaucoup ! »

Quoi qu'il en soit, il est certain que, en dehors des gouvernements, l'opinion s'est montrée partout favorable à l'idée du congrès. Espérons donc que, suivant une des paroles mémorables de l'Empereur, c'est à l'opinion qu'appartiendra, en définitive, la dernière victoire !

L'ouverture de la session législative va rendre encore plus vive l'émotion que cause en ce moment la politique. La curiosité publique s'est unanimement portée, cette semaine, sur les débats du Corps législatif. Loin de moi la pensée d'analyser les tra-

vaux de la Chambre; mais il n'est pas sans intérêt de vous peindre rapidement la physionomie de l'Assemblée.

A première vue, on sent que les débats auront une animation qui donnera plus de relief aux discussions. Un souffle plus puissant fait palpiter la Chambre. On s'aperçoit déjà que la contradiction n'est plus réduite aux cinq voix, que l'on avait appelées les voix des cinq anabaptistes. Seulement, on trouve que les premières discussions sur la vérification des pouvoirs des députés prennent beaucoup de temps. M. de Morny préside avec sa modération habituelle et son impartialité reconnue.

M. Rouher a, du premier coup, montré que le choix de l'Empereur ne pouvait être plus judicieux. Si les élans de son éloquence ne montent pas aussi haut que ceux de M. Billault, son autorité sur la Chambre sera pour le moins aussi grande.

Quant au retour de M. Thiers, on a trouvé que l'illustre historien était entré dans la délibération par la petite porte.

Vous connaissez cependant l'ancienne souplesse de sa parole abondante, intarissable. Eh bien! en dépit de son extraordinaire facilité de parole, je suis à même de vous faire connaître un mot de M. Thiers qui, en expliquant un des traits les plus célèbres de ses discours, prouve que l'orateur n'est pas toujours maître de lui-même.

On demandait, un jour, à M. Thiers ce qu'il fallait penser du mot de *vile multitude* qu'il avait prononcé en pleine Chambre, et qu'on lui rappelle avec tant d'amertume.

— Hélas! répondit l'ancien ministre en souriant tristement, on me reproche ce mot comme une injure au peuple, et certes, vous savez si une telle injure est dans ma pensée et dans mon cœur. C'est la tribune qui seule est coupable. Je ne voulais flétrir que la populace abjecte, et, le mot ne me venant pas, je le remplaçai par celui qu'on m'a toujours rappelé depuis. Mais, au fond, il n'y a dans ce mot qu'un exemple de plus des mille difficultés de la parole.

Le théâtre a toujours fourni beaucoup de commentaires à la causerie des salons. Le théâtre libre! Pourquoi pas? Ces deux mots ont pourtant soulevé bien des critiques. En 1849, quand il fut question de présenter une loi sur les théâtres, la commission fit appeler un grand nombre de spécialités reconnues, entre autres MM. Jules Janin et Théophile Gautier, et parmi toutes les personnes entendues, M. Hostein fut seul à défendre résolument la liberté théâtrale.

Le théâtre fut libre en Grèce, à Rome, au moyen-âge, et certes Athènes et Rome comptent dans l'histoire dramatique. Voyez, d'ailleurs, à quelle routine et à quels préjugés on obéit chez nous quand il s'agit de liberté. En 1830, on a applaudi à outrance la guerre faite par le romantisme aux règles de la tragédie. La préface de *Cromwell*, de Victor Hugo, fut saluée comme la charte de l'art dramatique, et aujourd'hui ces mêmes esprits se posent comme dangereuse, au point de vue de l'exploitation industrielle, la liberté qu'ils ont proclamée excellente au point de vue de la composition littéraire.

N'ayons pas deux poids et deux mesures. Il faut savoir comprendre largement les choses. En tout, la liberté est un principe fécond. On ne proscrit pas le vin parce qu'il donne l'ivresse; on le recommande, au contraire, parce qu'il porte avec lui la force et la santé.

— La pièce à femmes va dégénérer en tableaux vivants, disent les uns.

— Les Barnums vont nous envahir, et adieu l'art dramatique, disent les autres!

Qui sait? La liberté, au contraire, fera peut-être comprendre plus grandement les choses? La liberté fera découvrir plus vite les talents inconnus, comme celui de M. Villaret, de Nîmes, qui a conquis une belle place à l'Opéra. La liberté nous eût peut-être donné depuis longtemps cette *Africaine*, pour laquelle M. Meyerbeer négocie encore en ce moment. Espérons donc que l'ère de l'émancipation théâtrale sera en même temps l'ère de la régénération de la scène française.

Pardonnez-moi de ne vous entretenir que de choses graves, sérieuses. Nos temps sont moroses, et la chronique s'en ressent. Faisons comme les bons gens, et disons: Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a.

Au point de vue des nouvelles courantes, je consigne ici un dernier mot sur la nouvelle statue de l'Empereur. J'ai bien recueilli mille suffrages. Tous se résument en une seule et même opinion. « — La statue, comme œuvre d'art, est bien faite; mais ce n'est plus la rayonnante et populaire figure de l'Empereur. » — On a eu pour le grand homme la même illusion que pour Louis XIV. On a costumé aussi le grand roi en César triomphant. Est-ce ainsi qu'il nous apparaît dans l'histoire? Non, mille fois non. Il en sera de même de Napoléon I^{er}. La redingote grise et le petit chapeau en disent plus que toutes les apothéoses!

Il n'y a réellement plus que les intérêts et les inventions industrielles qui viennent, comme des coups de tam tam, réveiller l'opinion. Voici qu'on nous annonce un nouveau combustible formé par l'eau. L'eau devenant le feu. C'est le bouquet du feu d'artifice. Il est vrai qu'on a déjà décomposé l'eau pour faire du gaz, et on a dit à ce sujet que le gaz à l'eau ne faisait pas gagner de l'eau à boire. Le combustible à l'eau serait-il plus heureux? Sans aucun doute si les inventeurs réalisent leur programme. Ils proposent aux chemins de fer de faire leur travail en dépensant quatorze fois moins. Les actions des porteurs d'eau vont donc monter. Mais que vont devenir les malheureux pompiers, qui verront l'eau de leurs pompes se transformer en feu grégeois?

On nous écrit de Rome, 14 novembre:

Le gouvernement du Saint-Siège a reçu, lui aussi, la lettre de l'Empereur Napoléon, par laquelle il est invité à prendre part au congrès projeté.

Le discours de l'Empereur continue à occuper à Rome l'attention publique, et tout le monde y a trouvé l'habileté et le tact extraordinaire du souverain qui, depuis 44 ans, dirige les destinées de l'Europe.

Le Saint-Père ne s'est pas trop prononcé sur le discours de l'Empereur; mais le cardinal Antonelli n'a pas dissimulé la bonne impression qu'il a faite sur lui et la grande importance qu'il faut lui donner. La cour de Rome tient peu aux traités de 1815; lorsqu'ils eurent lieu, elle protesta, car ceux-ci lui ont fait violence dans ses droits et lui ont enlevé une partie du duché de Ferrare.

Il est toujours question à Rome d'une amnistie qui s'étendrait à une certaine classe de condamnés politiques, tant prisonniers qu'exilés. Il serait permis à ces derniers de rentrer, sous des conditions d'ordre et de tranquillité. On dit que le pape est surtout très résolu à ces mesures de clémence, et que la publication en aura sans doute lieu peu après la fête de Noël.

Sa Sainteté a donné dernièrement deux banquets, l'un aux artistes romains, l'autre aux pauvres de la Ville-Eternelle.

Dans ce dernier, particulièrement, l'attitude et les paroles de Pie IX ont ému tous les assistants et

ont touché tous ceux qui en ont eu connaissance. Rome s'embellit constamment de travaux et d'œuvres nouvelles, en même temps que les fouilles sont poussées sur différents points avec intelligence et énergie.

Suivant une décision de S. Exc. M. le ministre des finances, en date du 27 octobre 1863, le département des Alpes-Maritimes est autorisé, pour 1864, à planter en tabac pour l'approvisionnement des manufactures impériales dans l'arrondissement de Grasse cent hectares (100) de terre, non compris le 5e d'excédant toléré par l'art. 193 de la loi du 28 avril 1816.

Il est appelé à fournir sur la récolte de la dite année, un contingent de cent trente-trois mille kilogrammes, (133,000) de tabac.

Le montant des pieds à planter par hectare sera de trente-deux à trente-cinq mille.

Les prix auxquels les tabacs seront payés seront fixés par 100 kilogrammes, savoir:

1^{re} qualité. Cent trente francs.

2^e id. Cent francs.

3^e id. Quatre-vingts francs.

Non marchands de soixante à dix francs.

Les prix des 1^{re}, 2^e et 3^e qualités seront appliqués exclusivement aux tabacs fins, légers et combustibles, les tabacs grossiers communs, d'espèces abâtardies, devront être rejetés dans les classes non marchandes.

Conformément à l'art. 192 de la loi du 28 avril 1816, il sera accordé aux tabacs de surchoix une allocation de 10 fr. par 100 kilogr. en sus du prix de la 1^{re} qualité.

Les tabacs non marchands seront payés sur l'estimation de la commission d'expertise dans la limite des prix indiqués ci-dessus et par gradation de 10 en 10 francs.

(Journal de Nice.)

THÉÂTRE FRANÇAIS DE NICE

M^{lle} Méa est en procès avec M. Avette, directeur des théâtres de Nice. Quelle sera l'issue de cette affaire? Je l'ignore, et je n'essaierai même pas de le prévoir. Les choses, dont le sort dépend de la décision des hommes, sont incertaines jusqu'au moment où la justice a pris sa balance, pesé et annoncé de quel côté penche le plateau.

Evidemment, selon les us des petites villes, on fera des conjectures pour et contre le dénoûment de ce *Derby* judiciaire.

M. Avette est un homme intelligent, adonné corps et âme aux choses de son métier, aimant son art comme un négociant aime son commerce et ne négligeant rien pour mener son œuvre à bonne fin.

M^{lle} Méa est une comédienne de premier ordre, passionnée pour la scène et jouissant d'un talent assez remarquable pour que « Th. Gautier, Jules Janin et Paul de Saint-Victor, les maîtres de la critique et les faiseurs des réputations artistiques, comme dit Biny, aient placé sur le large front de cette artiste intelligente une couronne de laurier, complément nécessaire du prix obtenu au conservatoire. »

Les uns se prononcent pour le directeur, offrant de tenir des paris en faveur de sa cause; les autres prendront avec énergie la défense de M^{lle} Méa et soutiendront que son procès est gagné d'avance.

Moi, je ne dis rien; ce qui ne veut pas dire que je n'ai pas ma manière de voir. Mais, comme je ne suis pas la justice, et qu'au surplus, si j'étais la justice, je condamnerais bravement M. Avette, ne serait-ce que pour le plaisir de provoquer un sourire sur la lèvre attractive de M^{lle} Méa, je me tais. Mon opinion d'ailleurs ne saurait exercer aucune influence sur l'issue des débats, et, en prenant partie pour l'un ou pour l'autre, je courrais grand risque d'être accusé de partialité. Ce qui, je l'avoue, me toucherait fort peu, attendu que je vis au-dessus de certains préjugés, et qu'il n'y a personne sous l'azur des cieux, qui hésitât à sacrifier un peu de la sévérité de ses principes dans l'espoir d'obtenir une faveur même de bon aloi de la part de la *grande tragédienne*, comme on dit à Nice.

Si je réserve mon opinion à propos du litige, j'usurai de mon franc parler au sujet d'autre chose, sans toutefois changer de thème. M^{lle} Méa défrayera toujours la conversation. Seulement je change mon objectif de place.

Je vais faire son portrait.

Il y a un peu de témérité peut-être à entreprendre une pareille tâche. Mais je suis depuis si longtemps habitué au genre descriptif, qu'il me semble que tout doit céder désormais aux fantaisies de ma plume. Quand je dis tout, le public comprend sans doute que j'excepte quelque chose !

Si M^{lle} Méa était une chose, je dirais qu'elle appartient à cette partie de l'art qui fournit à l'esthétique ses sujets les plus recherchés. Elle est grande comme une femme grecque, et faite comme une de ces vierges d'Athènes que les maîtres du beau tiennent endormies, pour l'édification des âges futurs, dans le silence des musées.

Vue de face, quand son âme a chassé l'émotion et que sa figure est au repos, sa physionomie est pleine de douceur et de bonté. Ses yeux, d'un bleu fugitif, rayonnent un fluide qui répand l'ivresse et jette dans l'âme un désordre dont on supporte péniblement les effets. Si elle rit, ce qui lui arrive souvent, son âme semble s'épanouir sur ses lèvres, et cela avec tant de franchise et d'abandon que l'on se sent disposé à penser d'elle ce que l'on dirait d'un homme, habitué à décocher à toute heure des flèches à la mélancolie. M^{lle} Méa est en effet un *bon garçon*. Je ne dirai point qu'elle n'est pas méchante; cela ne suffirait pas pour donner à comprendre qu'elle est bonne. Mais, pour l'édification des gens qui ne la connaissent pas, j'ajouterai que son cœur n'a jamais nourri un sentiment de haine, ni conservé un projet de vengeance. Cependant plus d'une fois elle a eu à se plaindre des procédés peu délicats dont la jalousie l'a poursuivie. En femme intelligente et en cœur plein de bienveillance, au lieu d'user des avantages que lui fournissaient sa supériorité et son bon droit, M^{lle} Méa a pardonné et oublié, contraignant ainsi ses ennemis à se condamner eux-mêmes. Jamais on ne rencontra peut-être une meilleure camarade. A toute heure du jour et de la nuit, sa porte comme sa bourse est ouverte à ses amis. Le malheur ne la laissa jamais insensible. Jamais, en présence des souffrances d'autrui, elle ne compta avec ses ressources. Tout, jusqu'à sa dernière pièce de monnaie, fait partie dans son budget de l'imprévu, que les circonstances amènent, quand l'on rencontre un ami malheureux.

Il ne faudrait pourtant pas s'imaginer que M^{lle} Méa manque de caractère parce qu'elle a le cœur tendre et l'âme facilement accessible aux émotions. On tomberait dans une erreur profonde si l'on supposait que chez elle la bonté implique la négation de la volonté. Si elle est bonne, elle est forte et forte dans toute l'acception du mot. Quand elle a pris une détermination, nul au monde ne la détournerait de son but. Elle veut impitoyablement ce qu'elle a résolu de vouloir parce qu'elle ne cède jamais à un caprice ou à une mauvaise pensée, en prenant une détermination.

Soit à la ville, soit sur la scène, M^{lle} Méa porte toujours des toilettes à désespérer les plus élégantes lionnes *pauvres* ou non. Elle est cependant toujours vêtue avec une simplicité sans pareille. Mais elle se drape avec tant de dignité et avec si peu d'affectation dans les immenses plis de ses vêtements qu'on la dirait toujours prête à gravir les marches d'un trône ou à recevoir sur le front un diadème de reine.

Il y a des natures qui ne pourront jamais avoir

rien de commun, et qui pour descendre au vulgaire sont obligées de s'étudier, de s'observer et de se contraindre comme il arrive quand on veut sortir d'une sphère que l'on connaît pour entrer dans un milieu où l'on n'a pas l'habitude de se mouvoir.

M^{lle} Méa porte sur son visage son certificat d'origine, dans ses allures ses titres de noblesse. En la voyant, on devine qui elle est. Et si l'on est familier avec les souvenirs antiques on reconnaît qu'à l'époque des héros elle eut facilement passé pour la fille d'une déesse.

A. CHAMBOX.

Nous lisons dans le *Menestrel* :

Il est fort question non seulement d'un opéra populaire, mais aussi d'un nouveau théâtre d'opéra comique, qui serait dirigé par M. Louis Martinet et par Roger, le grand chanteur. La nouvelle scène lyrique désirerait bien s'établir, dit-on, place de la Bourse, où à certaine époque, l'Opéra-Comique a déjà fleuri; mais je ne sais si M. de Beaufort est disposé à lui céder la place; il aime le théâtre et les millions ne le lui feront pas quitter. L'entreprise de MM. Martinet et Roger, serait assurément la bienvenue auprès du public et surtout auprès des artistes. De tous les théâtres nouveaux dont il a été parlé depuis six mois, il n'y en a pas un dont l'opportunité ait été plus généralement reconnue. Ainsi serait rétablie la concurrence intime entretenue autrefois par Favart et Feydeau. Le théâtre impérial de l'Opéra-Comique aurait souvent besoin de ce stimulant.

VARIÉTÉS.

LETTRES INÉDITES DE SISMONDI,
1 vol. in-12, Michel Lévy frères, Paris.

Les anciens évoquaient l'ombre des morts afin de les interroger sur les mystères de l'avenir. Ils pensaient que les grandes âmes, qui avaient fui de ce monde, jouissaient de la prérogative de voir en deça du tombeau. Et lorsque l'ambition ou l'intérêt commandait à un homme de déjouer les calculs du destin, il implorait les lumières de ceux qui vivaient dans l'éternité, comme si Dieu confiait aux morts, à titre de récompense, la mission de prévoir et de diriger les événements futurs !

Nous, plus sages que les anciens, mieux instruits qu'eux sur les moyens qu'il faut prendre pour découvrir les lois qui régissent les choses et dégager les voies à parcourir, nous ne demandons jamais les secrets du lendemain à ceux qui ne sont plus. Si, à leur exemple, nous frappons quelquefois à la porte des tombeaux, ce n'est point pour contraindre les morts à se convertir en oracles. Au lieu de troubler leur repos, par des questions dont la réponse n'appartient qu'à Dieu, nous les supplions seulement de nous apprendre d'une manière plus complète l'histoire du passé.

En les faisant parler, notre désir ne va pas au delà du but que la raison nous permet d'atteindre. Nous ne leur demandons pas et nous n'attendons point de leur part des révélations fatidiques. Eclairée par le flambeau de la raison, notre ambition n'exige rien qui dépasse les bornes du possible. Ce qui nous importe par dessus tout, c'est de savoir la vérité sur le passé. Le passé est devenu la grande lumière de l'avenir. L'action directe, l'influence immédiate cessent d'exister pour l'homme, quand il cesse de vivre. Son génie, quelles qu'aient été son étendue et sa puissance, n'est plus qu'une sorte de principe dont le bon sens pratique, comme la raison spéculative, doit déduire toutes les conséquences qu'il renferme. C'est un vaste syllogisme que des règles fixes, qu'on nomme la sagesse et la prudence, soumettent à l'étude des hommes.

Ces confidences posthumes, que l'on recherche,

de nos jours, avec plus d'empressement peut-être qu'on n'en mettait autrefois à consulter les oracles d'outre-tombe, possèdent des qualités que n'eurent jamais les révélations mensongères des oracles les plus célèbres. D'abord elles portent sur des faits authentiques et servent à rectifier des erreurs ou à démolir des hypothèses pleines de gratuité. En racontant ces faits, ces confidences en exposent le développement et l'influence, après en avoir signalé les causes. Si plus tard elles nous initient à des secrets inconnus, notre raison nous met immédiatement à même de juger si les hommes et les choses nous ont apparu jusqu'ici sous leur véritable aspect. Le travail d'induction ou de déduction, auquel l'esprit se livre, à la suite de ces révélations inattendues, modifie ou confirme les jugements de la postérité. Et, soit que la manière de voir des hommes reste la même, soit qu'elle change, un progrès immense se trouve accompli; car la vérité vient de recevoir une sanction nouvelle, ou en se dégageant de l'erreur qui l'enveloppait encore, ou en acquérant un lustre nouveau.

M. Saint-René Taillandier a rendu un service éminent à l'histoire, à la littérature, et à la philosophie en exhumant ces pensées intimes de Sismondi. En les publiant, il s'est créé des titres impérissables à la reconnaissance de ceux qui cherchent sincèrement à éclairer leur esprit et à édifier leur conscience sur des événements que la passion a quelque fois dénaturés.

Les *Lettres inédites de Sismondi* à la comtesse d'Albany embrassent une période de seize ans. Elles commencent en 1807, et se continuent jusqu'en 1823. Le nom de l'auteur, et celui de la femme à laquelle elles sont adressées, suffiraient pour les recommander à l'attention de ceux qui s'occupent de lettres, alors même que l'on saurait ne devoir trouver dans cette correspondance que l'expression des sentiments ordinaires de la vie.

Sismondi est un historien des plus remarquables de notre époque. Son *Histoire des Républiques italiennes*, son *Histoire des Français* surtout, lui assignent une place à part parmi les écrivains de ce genre.

Quant à la comtesse d'Albany, elle porte un nom si hautement consacré par le malheur et la gloire, que personne ne peut demeurer indifférent aux choses qui l'intéressent.

La correspondance, que Sismondi entretenait avec la comtesse d'Albany, a un caractère d'universalité, qui dénote chez cet écrivain un savoir étendu, un jugement droit, une raison saine et forte, un esprit profond et convaincu. Hommes et choses, il apprécie et juge tout. Son œil a la vivacité de celui de l'aigle. Quand il regarde à l'horizon, il démêle dans les profondeurs mêmes de l'orage le point et l'heure, où la tempête s'arrêtera. Ses prédictions, fondées sur un raisonnement d'une dialectique puissante, ou sur une intuition pleine de spontanéité, n'ont jamais reçu des faits le moindre démenti.

En parlant de la révolution qu'il aimait, de la liberté, dont il chercha toujours à assurer le règne, son langage est quelquefois empreint d'un sentiment de tristesse profonde. Les événements dont l'Europe et la France en particulier étaient le théâtre, donnaient à son esprit une teinte mélancolique. Souvent il se plaignait à son excellente amie de la barbarie des hommes, qui semaient derrière eux les ruines et la mort. Mais ces plaintes n'étaient que le cri d'une âme brisée par la douleur, s'apitoyant sur le sort des coupables aussi bien que sur celui des victimes, déplorant avec la même affliction l'aveugle-

ment des uns et l'infortune des autres. La colère et la haine ne s'élevèrent jamais dans son âme à la hauteur d'un sentiment.

Dans bien des circonstances, en écrivant à la comtesse d'Albany, il blâma avec énergie la conduite de Napoléon. Mais jamais il n'écrivit un mot d'outrage à son adresse. Il avait une connaissance trop grande du cœur humain pour s'étonner des sublimes folies du grand homme. S'il les désapprouvait, il les comprenait du moins. Elles étaient pour lui la conséquence inévitable, fatale, de la situation, de l'esprit et de l'exubérance de génie de l'empereur. Aussi, quand la fortune abandonna le drapeau de la France, au lieu de se réjouir de voir ses prévisions se réaliser, au lieu de frapper le colosse incliné vers l'abîme, et de tendre la main au pouvoir qui sortait de l'oubli, il employa toutes ses facultés, toute son énergie à défendre les derniers débris de la puissance impériale. L'ancien soldat de la révolution devenait pour lui, à cette heure suprême, le soldat de la liberté.

Lorsque Sismondi quitte les champs stériles de la politique pour aller cueillir quelques fleurs dans les champs mieux cultivés de la littérature, son esprit prend une allure plus dégagée. Son front perd un peu de sa gravité, bien que sa vie se soit toujours à partager des chagrins et à répandre des consolations. Alors il nous parle de sa seconde amie, M^{me} de Staël, de son ermitage de Coppet, des plaisirs qu'il éprouve à se trouver près d'elle, des craintes qu'il ressent au sujet de son repos et de sa tranquillité. Nous assistons, en lisant ses confidences à M^{me} d'Albany, aux péripéties les plus intimes qui s'accomplissent dans l'âme de l'auteur de *Corinne*. Les tristesses qui déchirent le cœur de M^{me} de Staël, quand ses *Lettres sur l'Allemagne* disparaissent sous le gobelet obscur de la censure, deviennent les siennes propres. Il parle comme s'il était frappé lui-même dans son affection la plus tendre. Il craint même un moment pour le progrès et la liberté.

Sismondi connut toutes les célébrités de son temps. Il vécut même dans l'intimité avec quelques uns des grands hommes qui furent ses contemporains. Et chose digne de remarque, il n'éprouva de la jalousie contre aucun. Il les estima ou les méprisa, comme individus, sans dissimuler ses sentiments à leur égard; mais jamais l'envie ne lui fit commettre une injustice envers leur mérite d'écrivain.

Dans sa critique Sismondi se montra toujours d'une extrême impartialité. Nous le voyons quelquefois revenir sur des opinions dont le temps ou de nouveaux ouvrages de la part des mêmes auteurs lui montrent l'exagération. Son esprit ne vise point à l'infailibilité, il cède toujours à l'évidence. S'il a commis une erreur il la répare avec empressement. Soit qu'il parle de Benjamin Constant, qui fut son ami, soit qu'il nous entretienne de Châteaubriand, dont il suivait avec un regard plein d'ironie, les allures littéraires et politiques, de Goëthe, de Novalis, de Werner, qu'il appelait le grand convertisseur à l'amour, de Walter Scott et de Byron, ses appréciations demeurent toujours empreintes du même caractère de sagesse, de justice et de raison.

Sismondi éprouva longtemps beaucoup de répugnance à aller voir Paris. Il redoutait ce grand centre des passions humaines. Paris cependant avait été le premier théâtre de ses succès, puisque l'Académie, sans le connaître, avait accueilli et couronné un de ses premiers ouvrages. Mais, habitué à vivre d'une vie paisible, au milieu de ses livres et de ses lambeaux de papier, il craignait de subir une pression trop vive des événements.

Il se risqua cependant un jour au sein de la

grande capitale. Quelques mois après il était obligé d'user de violence vis-à-vis de lui-même pour s'en arracher, ne s'éloignant toutefois qu'avec des projets de prochain retour. Ce Paris, qu'il appréhendait de visiter l'avait ébloui, séduit. « Je serais bien heureux, écrivait-il à la comtesse d'Albany, de parler aussi avec vous de Paris. Je crois vous l'avoir dit, aucune société d'hommes n'est égale pour moi à la société des femmes; c'est celle-là que je recherche avec ardeur et qui me fait trouver Paris si agréable. Ce mélange parfait du meilleur ton, de la plus pure élégance dans les manières avec une instruction variée, la vivacité des impressions, la délicatesse des sentiments n'appartient qu'à votre sexe et ne se trouve au suprême degré que dans les meilleures sociétés de France. Tout excite l'intérêt, tout éveille la curiosité, la conversation est toujours variée, et cependant ces égards constants qu'inspire la différence des sexes, empêchent le choc des amours-propres opposés, contiennent les prétentions déplacées, en donnant un liant, une douceur à ces idées neuves et profondes qu'on est étonné de voir manier avec tant de facilité. »

Cet hommage rendu à la capitale de la France par un homme longtemps prévenu contre ses mœurs et ses passions, témoigne que les appréhensions qu'elle inspire sont et seront toujours le résultat de l'ignorance et de l'égarément.

A la suite des lettres de Sismondi, M. Saint-René Taillandier a joint quelques lettres de Bonstetten, de M^{me} de Staël et de M^{me} de Souza à la comtesse d'Albany. L'espace nous manque pour en dire tout le bien que nous en pensons. Mais le nom de leurs auteurs, et celui de la femme éminente à laquelle elles sont adressées, et qu'Alfieri appelle sa muse, les recommandent suffisamment pour que nous n'insistions pas sur l'intérêt qu'elles offrent et sur le plaisir qu'on éprouvera à les lire.

A. CHAMBON.

PHYSIONOMIE LITTÉRAIRE D'ALFRED DE VIGNY.

Ce fut une des plus pures gloires de l'école romantique, et bien que sa nature fine et discrète le tint éloigné de la foule, il ne craignait pas de l'affronter lorsque la doctrine sacrée était en jeu. Malgré son dégoût pour les luttes grossières du théâtre, il traduisit *Othello* de Shakspeare avec une fidélité courageuse, et le livra aux orages du parterre. Cette traduction, où l'exactitude ne produit nulle part la gêne, et qui a toute la liberté d'une œuvre originale, n'est pas restée au répertoire, et ce n'est qu'après un intervalle de plus de trente ans que Rouvière l'a ressuscitée pour jouer le *More de Venise* sur un théâtre du boulevard. La préface, un chef-d'œuvre de grâce, de finesse et d'ironie, abonde en idées nouvelles alors, qui le sont encore aujourd'hui. Peu d'écrivains ont réalisé comme Alfred de Vigny l'idéal qu'on se forme du poète. De noble naissance, portant un nom mélodieux comme un frémissement de lyre, d'une beauté sésaphique que, même vers les derniers temps de sa vie, l'âge ni les souffrances n'avaient pu altérer; doué d'assez de fortune pour qu'aucune nécessité vulgaire ne le forçât aux misérables besognes du jour, il garda pure, calme, poétique, sa physionomie littéraire. Il était bien le poète d'Éloa, cette vierge née d'une larme du Christ, et descendant par pitié consoler Lucifer. Ce poème, le plus beau, le plus parfait peut-être de la langue française, de Vigny seul eût pu l'écrire, même parmi cette pléiade de grands poètes qui rayonnaient au ciel. Lui seul possédait ces gris nacrés, ces reflets de perle, ces transparences d'opale, ce bleu de clair de

lune qui peuvent faire discerner l'immatériel sur le fond blanc de la lumière divine. Les générations présentes ont l'air d'avoir oublié Éloa. Il est rare qu'on en parle ou qu'on la cite. Ce n'en est pas moins un inestimable joyau à enchâsser dans les portes d'or du tabernacle. *Symeta, Dolorida, le Cor, la Frégate la Sérieuse*, montrent partout la proportion exquise de la forme avec l'idée; ce sont de précieux flacons qui contiennent dans leur cristal, taillé avec un art de lapidaire, des essences concentrées et dont le parfum ne s'évapore pas. Comme tous les artistes de la nouvelle école, Alfred de Vigny écrivait aussi bien en prose qu'en vers. Il a fait *Cinq-Mars*, le roman de notre littérature qui se rapproche le plus de Walter Scott; *Stello, Grandeur et servitude militaires*, où se trouve *le Cachet rouge*, un chef-d'œuvre de narration, d'intérêt et de sensibilité qu'il est impossible de lire sans que les yeux se mouillent de larmes; *Chatterton*, son grand succès; *la Maréchale d'Ancre*, un drame demi-tombé; *Quitte pour la peur*, un délicieux pastel, et une traduction du *Marchand de Venise*, qu'on devrait bien jouer comme hommage à sa mémoire, en ce temps où les chefs-d'œuvres n'encombrent pas les cartons.

Jamais le poète n'eut de défenseur plus ardent que de Vigny; et quoique Sainte-Beuve ait dit de lui, en toute bienveillance et admiration du reste, en parlant des luttes de l'école romantique :

Et Vigny plus secret,
Comme en sa tour d'ivoire, avant midi, retraits,

du fond de sa retraite il maintenait les droits sacrés de la pensée contre l'oppression des choses matérielles. Il réclamait à grands cris, lui qui avait l'un et l'autre, du temps et du pain pour le poète. Cette idée l'obsédait; il la développe sous toutes ses faces; dans *Stello* et dans *Chatterton* il lui donne l'éclatante consécration du théâtre. Il regarde avec raison le poète comme le paria de la civilisation moderne, qu'on repousse de son vivant et qu'on dépouille après sa mort, car lui seul ne peut léguer à sa postérité le fruit de ses œuvres.

Quand on pense à de Vigny, on se le représente involontairement comme un cygne nageant le col un peu replié en arrière, les ailes à demi gonflées par la brise, sur une de ces eaux transparentes et diamantées des parcs anglais; une *Virginia Water* égratignée d'un rayon de lune tombant à travers les chevelures glauques des saules. C'est une blancheur dans un rayon, un sillage d'argent sur un miroir limpide, un soupir parmi des fleurs d'eau et des feuillages pâles. On peut encore le comparer à une de ces nébuleuses gouttes de lait sur le sein bleu du ciel, qui brillent moins que les autres étoiles, parce qu'elles sont placées plus haut et plus loin.

(Artiste) — THÉOPHILE GAUTIER.

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

Bulletin Météorologique du 15 au 21 Novembre 1863.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ÉTAT ATMOSPHÉ- RIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
15-9bre	15	17	16 5/10	beau	nul.
16	15	16 5/10	16 5/10	id.	id.
17	16	16	17	id.	id.
18	16	17	17	id.	id.
19	15	16	17	id.	id.
20	14	17	17	id.	id.
21	15	17	17	id.	vent